

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gérard KESSLER

Lumière et message de la musique de Mozart

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 161-169

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Lumière et message de la musique de Mozart

On peut se demander combien, à notre époque, savent encore apprécier à sa juste valeur une musique comme celle de Mozart. Pouvons-nous goûter au-delà d'une simple joie esthétique cette grande vérité qu'est l'amour divin dont Mozart fut en quelque sorte un chantre céleste ? L'esprit scientifique et rationaliste ne nous donne-t-il pas plutôt un goût pour le brillant, permettant ainsi tout au plus de juger sous un aspect purement formel ? Que peut nous donner une musique toujours joyeuse, gratuite, apparemment sans soucis, baroque, comme on aime encore la faire remarquer ? Il nous faut des analyses psychologiques, des cris de douleur, une âme qui se révolte contre le non-sens de la souffrance et qui, dans une lutte titanesque, sort victorieuse, comme une sorte de héros glorieux. L'art ne doit-il exprimer que le sérieux, la tristesse, les tourments ? La joie n'exclut nullement la possibilité du tragique, mais elle dénote la façon de voir.

Karl Bart disait que Mozart n'était ni optimiste ni pessimiste, parce qu'il voyait fort bien l'ambiguïté de la vie, et, malgré elle, sa musique repose tout entière sur la bonté de la Création. C'est l'âme de cette musique, apparemment légère et très « baroque », que nous voulons découvrir.

Qualités de Mozart

Trois qualités font de Mozart le Maître des maîtres : la simplicité naturelle, la beauté, la pureté. Ces trois qualités sont toujours présentes, même là où le personnage (opéra) est plongé dans une passion, un désir,

qui montre une profonde disharmonie. C'est là l'objectivité de sa musique. Il sait garder la distance, le non-engagement, et se retire davantage dans une sorte de contemplation. Seule une contemplation esthétique, grâce à la distance, au recul que donne la beauté, permet un regard objectif. Là où cette distance n'est point gardée, la liberté est compromise et la personne engagée. Nous avons suffisamment d'exemples de ce fait.

Gluck et Mozart

Gluck réforma l'opéra contre les outrances de l'italianisme, travailla à l'union de la musique, du texte et de l'action, se soucia de vérité psychologique, de profondeur dramatique. La musique est au service de la parole pour souligner le drame, le sentiment. Mais il est loin alors de la naïveté limpide de Mozart. Des expressions comme simplicité naturelle, beauté et vérité étaient bien celles de toute une époque, où Winkelmann et Schiller faisaient école. Si Gluck a dû construire ces éléments, Mozart les a créés spontanément, sans vouloir les atteindre.

Beethoven et Mozart

Beethoven, avec sa volonté indomptable de changer le monde, est également à l'opposé de Mozart. Chez lui la musique est au service d'une morale prêchée. « Depuis l'enfance ce fut mon plus grand bonheur et plaisir de pouvoir agir pour les autres. » Ludwig Nohl disait il y a cent ans : « Derrière tout ce que Beethoven veut dire se trouve la volonté de faire mieux, d'être autrement, et non tel qu'on est ». Il disait lui-même : « Dieu est plus près de moi dans mon art, que des autres... La musique est une des plus hautes révélations de toute philosophie... Qui a compris ma musique sera libéré de la misère où les autres se traînent ! »

Debussy était encore plus catégorique en disant que Beethoven avait certes du génie, mais pas de goût ! Beethoven recherchait souvent, en effet, une forme esthétique impeccable et négligeait ainsi le contenu. La question

se pose évidemment de savoir ce qui est préférable : chercher à être meilleur par sa seule volonté ou être persuadé que même le bonheur le plus parfait n'est pas sans défaut.

Si nous posons le problème ainsi, il n'y a finalement que la théologie qui puisse nous répondre. Cette attitude nettement supérieure de Mozart nous rappelle davantage le « splendor ordinis ». Toutes les théories qui se basaient sur l'émancipation spirituelle de l'homme et qui professaient un état meilleur, de Schopenhauer à Nietzsche, de Beethoven à Wagner, de Hegel à Marx, et qui se terminaient finalement dans un radicalisme basé sur une idéologie volontariste, devaient, parce qu'échec, faire appel à cette indifférence sans foi et à cette paresse spirituelle qui marquent actuellement notre monde.

L'adage « Du kannst, du sollst » est finalement l'expression d'une liberté contrainte qui ne conduit jamais au but. Il lui manque la certitude, la grâce, qu'on ne vit pas seulement par sa propre force, mais davantage par le moi libéré de la volonté propre. D'une manière ou d'une autre, l'un est du côté du pharisaïsme, l'autre dans la pensée chrétienne. Dans ses annotations au sujet de son opéra « Fidelio », Beethoven a donné lui-même le résumé de sa vision des choses : « Für dich armer Beethoven gibt es kein Glück von aussen, du musst alles in dir selbst erschaffen, nur in der idealen Welt findest du Freude ». Dans cette perspective, c'est donc l'héroïsme, le volontarisme qui libère l'homme. Voilà le combat de son existence : le combat entre l'âme et le destin. Beethoven lui-même nous le dit : « Que puis-je faire ? — Etre plus que le destin ». Mais nous savons que ce n'est ni l'héroïsme ni le volontarisme qui libèrent l'homme, mais Dieu lui-même qui rencontre l'homme par la grâce, si celui-ci, reconnaissant ses faiblesses, la demande humblement. C'est Dieu, en Jésus-Christ, qui aide l'homme et le sort de ses efforts volontaires ne cachant qu'un orgueil et un pharisaïsme.

Optimisme de Mozart

Dans la simplicité naturelle, la pureté et la joie, Mozart montre son optimisme et son réalisme. Il ne

critique point la misère morale qui découle du péché originel, mais son optimisme nous dit plutôt : « Regardez comme le monde est bon, malgré sa méchanceté, même dans sa méchanceté ! » C'est ainsi que ses personnages deviennent ce qu'ils sont réellement : des créatures douées d'une liberté et en toute situation atteignant leur plénitude. Ils sont loin d'un automatisme qui suit exactement et selon un processus logique le rôle qui leur est attribué. Peu importe que leurs actes soient naïfs, amoraux, irréels. La musique dit autre chose que la parole et l'acte. C'est là la raison de son universalité. Il n'y a aucun genre dans lequel Mozart n'ait pas créé. Il écrivit pour petits et grands, sur commande et sous l'inspiration. Au XIX^e siècle seulement, commence la composition unilatérale.

Mozart et l'homme

Au centre de la musique de Mozart se trouve l'homme après le péché, avec ce double appel vers le bien et le mal. La grandeur de la créature ne doit pas être comprise dans la victoire nette du bien sur le mal : elle réside dans ce tout, soit bon soit mauvais, qui veut parler en chaque être. Fidèle à l'exigence du Christ, Mozart ne veut pas juger. Pour lui tout est grand et voilà pourquoi la morale n'a pas d'importance dans ses opéras. Il est loin de cette nostalgie du Paradis perdu qui commence à se manifester autour de lui. La lutte de Beethoven était celle d'un individualiste cherchant à se libérer par lui-même ; s'affranchir était son propre travail et il n'y a en lui aucun signe de confiance. Dans une telle attitude le destin sera évidemment toujours contre lui et jamais en sa faveur. On se demande si les « Lebensharmonien » sont toujours telles qu'elles devraient être. Le goût pour l'étalage de son destin, le plaisir de montrer son propre chagrin et le courage avec lequel il est supporté, la joie de montrer ce qui est triste, sans consolation et de dire pour conclure : « O Freunde, nicht diese Töne... » (9^e Symphonie), tout cela repose sur son propre moi. C'est pourquoi la musique de Beethoven est abrupte, discontinue, agitée ; c'est pourquoi chez lui un mouvement adagio, plein de consolation, ne peut jamais

conclure. Sa consolation, ce sont ses propres efforts et non cette consolation qui vient d'en haut et qui se nourrit à une source surnaturelle. Le chemin de Beethoven est celui d'un lutteur solitaire, s'épuisant à établir la loi morale en lui et autour de lui. Tout reposant sur ses propres forces, il n'est pas étonnant qu'il s'agisse d'une lutte inégale contre un destin dont il n'est pas le maître.

Mozart, lui, reconnaît l'homme en tant que créature bonne ou mauvaise. Chez lui, l'homme ne veut pas être quelque chose et c'est pour cela qu'il est tout. Il n'a pas soif d'une liberté, mais il est libre en tant que créature de Dieu. Le centre de sa musique n'est pas le moi, aussi sa musique est devenue une image objective de l'univers. Là où Beethoven se bat pour la liberté de l'individu, Mozart trouve simplement la riche diversité des hommes doués de liberté.

Mozart et l'Amour

Le principe d'action de ses personnages et l'expression de toute sa musique est l'Amour. Mais de quel amour s'agit-il ? Fondamentalement, Mozart ne distingue pas un amour où ses personnages se rencontrent dans la joie ou dans la peine et un amour qui lui permet de rencontrer Dieu en fidèle enfant de l'Eglise. D'où le fait que les mélodies qu'il utilise ici et là sont interchangeables. Vouloir critiquer ses messes « opéras » serait faire preuve d'étroitesse d'esprit. Il s'agit là d'une chose beaucoup plus profonde. Mozart sait que dans le profane comme dans le sacré le même Dieu est présent qui se manifeste en tant qu'Amour et est aimé comme tel. C'est lui qui porte et qui donne cet amour humain là où il est vrai et fidèle. On pourrait à la rigueur faire la distinction entre Beethoven et Mozart à partir de leur manière diverse de parler de l'amour. Mozart ne donne point une glorification pathétique de l'amour telle que Beethoven la veut dans son opéra « Fidelio » où Leonore symbolise cet amour glorieux. Donna Elvira supporte tout, croit tout, espère tout, réalisant les exigences mêmes de la charité telles qu'elles sont définies par saint Paul (I Cor. 13, 4-7). Mozart nous donne simplement une image de cet amour

dans chacune de ses œuvres. Que cet amour durera éternellement dans l'homme puisqu'il est d'origine divine, voilà le message de Mozart. Cet amour ne sera jamais seul, mais couronnera la foi et l'espérance, enveloppées de confiance et d'abandon. Ici nous trouvons le noyau de toute mystique chrétienne, telle que Eckhart et ses disciples Suso et Tauler l'ont élaborée. L'indifférence fait que l'homme juste ne cherche plus à réaliser quelque chose, mais elle est abandon à Celui qui est le Chemin et la Porte pour tous, Jésus-Christ. L'indifférence au sens chrétien est l'humilité, la patience, la foi, la confiance et l'amour. Dans cet abandon et non-activité, Dieu peut agir. L'homme qui dans l'amour s'est abandonné à Dieu, ne peut plus se chercher lui-même et être le centre de sa pensée. « Dans son amour et dans sa joie, il rencontre le ciel et la terre, Dieu et tous les Saints, les pécheurs et les athées, il fait connaître sa joie et sa miséricorde aux païens, aux Juifs et aux infidèles... » (Ruysbroeck). « Dieu veut être pauvrement en nous et sans les accessoires de sainteté qui rendent les âmes merveilleuses » (Jean Caussade). Les réalités sont comme sorties de la bouche de Dieu et ce que Dieu fait à chaque moment est une pensée divine signifiée par une chose créée. Tout devient ainsi sacrement de Dieu et je suis entouré d'eau et de pain.

Mozart et la Mort

Le problème de la mort est aussi affronté avec la même sérénité. Elle n'est plus pour lui terreur, mais surtout départ vers un au-delà meilleur. La joie doit nécessairement éclater chez lui. « Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu » (Rom. 8, 19). Cette révélation n'est telle qu'après la mort. Mozart le sait, mais non dans un désir indéfini, romantique, qui vient du propre moi. Toutefois en Don Giovanni la mort a aussi un autre visage. Le héros ne la respecte pas et surtout pas comme conséquence du péché. C'est donc l'orgueil qui se révolte contre Dieu, et c'est en Don Giovanni que nous rencontrons le seul personnage démoniaque. On pourrait objecter que cette attitude de Mozart

en face de la mort est bouddhique ou stoïcienne. Non, elle est biblique en ce sens qu'elle respecte l'ordre divin, qui a son centre dans l'amour divin. Dans cette perspective, sa musique va au-delà de la mort et annonce le royaume de Dieu. D'où une musique constamment pure et gaie, nullement accablée d'une tristesse résultant d'un retour sur soi et d'une fermeture hermétique à toute influence de la grâce. Le péché, le mal pour Mozart n'est donc point la transgression d'une loi morale par des fautes actuelles et particulières, qui seront jugées suivant la morale, mais dans la seule attitude agressive contre l'unique commandement : « Tu aimeras ton Dieu, et ton prochain comme toi-même ».

Par ce langage, sans juger ni condamner, la musique nous fait découvrir infiniment plus que le seul état d'âme d'un tel personnage qui symbolisera les aspirations de l'auteur aux prises avec un destin cruel. Elle nous montre la foi profonde et inébranlable en la bonté inscrite au cœur des hommes, fruit du mystère de l'amour divin. Ainsi Mozart ne monte point d'en bas en haut, mais au contraire reste en haut et descend de temps à autre dans l'existence bien précaire de l'homme. La lumière de sa musique est donc la réconciliation déjà réalisée et devenue réelle dans l'attente de la plénitude. Comment une telle musique peut-elle encore être dépendante d'un texte ? Cette vie sans soucis de ses personnages au-dessus de toutes les objections morales, comme Papageno et Pedrello, etc., n'est-elle pas une foi et une confiance inébranlable des enfants en un père miséricordieux ? Il n'y a pas de connaissance expérimentale de la mort et des choses transcendantes, mais une confiance spontanée d'enfant qui dépasse bien toute autre connaissance parce qu'elle a comme source l'Amour.

Si dans l'Évangile, l'annonce de la réconciliation et du royaume de Dieu provoque une joie spontanée des bergers, on retrouve cette même joie dans la musique de Mozart. Pensons aux derniers mouvements des concertos pour cor, la sonate de violon K 380, ou les premiers mouvements du quatuor dit « La chasse » et du quintet K 614. N'oublions pas tous ses menuets, danses qui font partie de la littérature « sans soucis », qui chantent et jubilent de la joie de l'enfant. Il n'y a pas de distinction entre

musique joyeuse écrite dans les conventions et sur commande et l'autre, expression de la vie dans toutes ses dimensions. Vouloir prétendre que l'ensemble de son œuvre, son sommet, est caractérisé par les tourments et les cris intérieurs (quintet en sol K 516, symphonie en sol) est sans doute une fausse interprétation de sa musique. L'ordre dans lequel l'homme se meut librement ne connaît plus la terreur de la mort et de la souffrance, il est déjà regardé en sa plénitude dans la lumière de sa réconciliation avec Dieu. L'ordre est déjà établi en Jésus-Christ. C'est pourquoi l'homme n'est plus appuyé sur lui-même et sa loi, mais il marche de nouveau avec Dieu et s'abandonne à lui.

« Ayant donc reçu notre justification de la foi, nous sommes en paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui qui nous a donné d'avoir accès par la foi à cette grâce en laquelle nous sommes établis et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu » (Rom. 5, 1-2).

Gérard KESSLER



Wolfgang Amadeus Mozart